

BUREAU  
POUR  
L'ENSEIGNEMENT  
DE LA  
LANGUE  
ET DE LA  
CIVILISATION  
FRANCAISES  
A L'ETRANGER

LES MECANISMES DE L'IRONIE  
-----

F.DEBYSER

BELG. 3 rue Lhomond  
CENTRE DE  
DOCUMENTATION  
BIBLIOTHEQUE  
PARIS-5e 7574273

BUREAU  
POUR  
L'ENSEIGNEMENT  
DE LA  
LANGUE  
ET DE LA  
CIVILISATION  
FRANCAISE  
A L'ETRANGER

LES MECANISMES DE L'IRONIE

F. DEBYSER



## LES MECANISMES DE L'IRONIE

Les dictionnaires donnent en général de l'ironie des définitions précises assez satisfaisantes et remarquablement convergentes.

Le Dictionnaire National de Bescherelle Aîné (édition de 1883) définit l'ironie "figure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre. C'est le plus souvent ton de la voix et la connaissance des sentiments de celui qui parle, qui fait connaître l'ironie."

Le Petit Littré : "raillerie particulière par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre."

Le Petit Robert : "manière de se moquer (de quelqu'un ou de quelque chose) en disant le contraire de ce qu'on veut faire entendre."

Ainsi, pour se moquer du chapeau de Marie et lui faire entendre qu'on le trouve ridicule, lui dira-t-on,

au lieu de (1 a) "Quel horrible chapeau !"  
(1 b) "Oh, l'adorable chapeau !"

Pour se moquer du travail de Paul et lui faire entendre qu'il a saboté sa tâche,

au lieu de (2 a) "C'est très mauvais !"  
(2 b) "Ah bravo ! C'est du beau travail !"

ou pour se moquer de sa propre déveine,

au lieu de (3 a) "Je n'ai vraiment pas de chance !"  
(3 b) "Ah, j'ai bien de la chance !"

ou encore pour se moquer du mauvais temps,

au lieu de (4 a) "Quel sale temps !",  
(4 b) "Joli temps !"

On pourrait multiplier les exemples qui prouvent que la définition des dictionnaires est efficace et opératoire.

Cette définition toutefois a besoin d'être complétée par quelques remarques.

I. Ironiser, c'est railler", "se moquer de quelque chose ou de quelqu'un" ; cela veut dire qu'ironiser consiste à dénigrer, à dévaloriser, à ridiculiser. C'est pourquoi dans les études consacrées à l'ironie, on remarque souvent que l'inversion de sens, ou "inversion sémantique", qui caractérise la plupart des énoncés ironiques, ne se produit que dans une seule direction :

joli	_____	laid
réussi	_____	raté
gai	_____	triste

c'est à dire que le positif a valeur de dépréciatif mais pas le contraire ; en d'autres termes on critique en faisant semblant de louer, mais on ne loue pas en faisant semblant de critiquer.

Ainsi, ne dira-t-on pas "Quel vilain temps !" pour laisser entendre qu'il fait beau. C. Korbrat, (problèmes de l'ironie 1978) précise clairement cette particularité du discours ironique :

"L'ironie consiste généralement à décrire en termes valorisants une réalité qu'il s'agit de dévaloriser"

En réalité, on rencontre parfois des inversions sémantiques dans l'autre sens ; ex. "ton laideron de fille" dit à une mère dont la fille est très jolie" ; "vieille canaille !" à un ami de collègue ; "c'est très mal, ce n'est pas gentil, vous êtes impossible, je vous ai dit de ne rien apporter" à un invité qui arrive avec des fleurs ou une boîte de chocolats. Toutefois le compliment déguisé en critique, la fausse insulte affectueuse, le remerciement maquillé en reproche sont produits et compris comme des propos enjoués ou plaisants mais non ironiques parce que l'intention communicative n'en est pas agressive. L'antiphrase de gentillesse n'est pas ironique, c'est une tournure hypocristique qui exprime une intention affectueuse.

Le caractère dépréciatif et dévalorisant de l'ironie permet de considérer :

... / ...

- a) que l'ironie est un "acte de parole" au même titre que "exprimer un jugement",
- b) que l'ironie est une modalité appréciative et qu'il convient de l'étudier également dans le cadre des phénomènes d'énonciation : en tant que modalité l'ironie peut en effet se surajouter à un autre acte de parole. Ainsi pour dissuader un enfant de se curer le nez, je peux l'encourager ironiquement en feignant de lui proposer une aide :

(5) Tu veux mes doigts ?

(6) Tu veux que je t'aide ?

A l'acte de parole principal d'interdiction ou de dissuasion se surajoute par la modalisation ironique un deuxième acte de parole de moquerie.

- 2 - L'ironie est ambiguë dans la mesure où il faut en retourner le sens apparent pour obtenir le sens réel, caché.

Comment, dans ces conditions, distinguer l'ironie du mensonge d'un locuteur non sincère ? Comment laisser entendre le vrai en disant le faux ? Comment ne pas faire de contre-sens sur un énoncé ironique, en le prenant à la lettre ?

La première question n'est qu'un problème de définition. A. Hénault (les marques de l'ironie, 1973) et C. Kerbratt soulignent clairement l'importance qu'il y a à définir l'énoncé ironique non pas comme un discours où le locuteur ne dit pas ce qu'il pense, ce qui confondrait l'ironie avec le mensonge ou l'hypocrisie, mais comme un discours qui dit "le contraire de ce qu'il dit."

Les deux autres questions : "comment laisser entendre le vrai en disant le faux ?" et comment comprendre un énoncé ironique ?" sont plus épineuses et posent le problème plus complexe du fonctionnement de la communication ironique. Il faut en effet que l'ironie rest ambiguë sinon l'effet de moquerie serait perdu et il n'y aurait pas de raison de ne pas parler en clair. C'est ce qui explique que les expressions stéréotypées ou lexicalisées du type :

(7) - C'est intelligent !

- C'est malin !

- C'est du propre !

- C'est gai !

- C'est charmant !



ont perdu leur charge ironique de raillerie : l'intonation et le contexte situationnel font trop clairement apparaître qu'il s'agit de critiques et de reproches non plaisants ; ces faits d'ironie stéréotypés se sont banalisés et ne sont plus que les synonymes intensifs de "c'est stupide", "c'est idiot", "c'est mal", "c'est ennuyeux", etc...

Si inversement l'ironie est trop subtile, le propos ironique sera pris au sérieux, la critique prise pour un compliment, la menace pour un encouragement et ainsi de suite. L'ironie est un dosage instable et ne doit être ni trop claire ni trop obscure, pour passer dans la communication.

Si les marques de l'ironie sont trop évidentes, l'ambiguïté disparaît et le sens "figuré" devient un sens "en clair" dépourvu de moquerie. Si au contraire, elles sont trop dissimulées, seul le sens "littéral" est véhiculé. Pour que l'effet ironique ait lieu, un minimum d'ambiguïté doit subsister dans le message. Dans le jeu langagier qu'est l'ironie, le locuteur ironique doit en fait assez et pas trop et le destinataire de l'ironie même s'il perçoit l'intention de raillerie, doit avant de décoder le message se demander au moins un instant "comment il doit prendre" ce qu'on lui dit ou, plus trivialement, si c'est "du lard ou du cochon".

Ce qui complique ce jeu, c'est qu'il se joue souvent à plus de deux personnes et a parfois besoin d'un tiers, "l'acolyte du comique" qu'évoque Freud, à propos du mot d'esprit (Freud Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, 1905). Paul peut ironiser avec Pierre qui croit qu'il parle sérieusement, mais en présence de Jean complice de Paul qui perçoit la moquerie. C'est ainsi que Don Juan se moque de Monsieur Dimanche devant Sganarelle. Manipulatoire et donc quelque peu sadique l'ironie peut être un jeu auquel l'ironiste se complait pour son propre plaisir, mais ce plaisir devient évidemment solitaire. On touche ici à la morale, sinon à l'idéologie de l'ironie. Certains "ironologues" se sont demandés gravement si l'ironie était de droite ou de gauche. C'est non seulement une question bête mais une fausse question. L'ironie est une possibilité universelle des langues naturelles : c'est le choix des cibles qui est idéologique et non le procédé, car le langage permet aussi bien d'ironiser sur les faibles que sur les puissants, sur les victimes autant que sur les bourreaux. Dis-moi sur quoi tu ironises et je te dirai quelle est ton idéologie. En revanche, on peut se demander si le dosage de l'ironie n'est pas idéologiquement significatif et s'il n'y a pas deux extrêmes, une ironie

populaire plus marquée, peu dissimulée visant davantage à la communication et une ironie aristocratique, de "classe" ou tout au moins de coterie plus subtile et plus camouflée qui ne recherche pas la communication mais le clin d'oeil imperceptible entre pairs.

### 3 -L'ironie et antiphrase

Ironiser "c'est dire le contraire de ce qu'on veut laisser entendre" ; c'est en effet très souvent le cas, et si la notion de contraire était précise, nous disposerions d'une règle transformationnelle de traduction, de décodage, de décryptage en clair des énoncés ironiques. On pourrait en effet formaliser une règle "d'inversion sémantique" : il suffirait de mettre les énoncés ironiques à la forme négative.

ex :            c'est malin                            ce n'est pas malin

ou de remplacer les éléments lexicaux appréciatifs par leurs antonymes.

c'est malin	c'est idiot
joli temps	vilain temps

On ne va malheureusement pas très loin avec cette procédure de paraphrase par transformation mécanique. D'une part, la notion d'antonyme en lexicologie ne présente aucune rigueur ; par exemple on voit mal quel antonyme on pourrait trouver à "charmant !" ; d'autre part ce n'est pas le sens de tel ou tel mot qu'il convient d'inverser en cherchant son contraire mais la signification globale de l'énoncé, ce que la linguistique pragmatique appelle sa valeur ou sa force illocutive.

En effet nombre d'énoncés ironiques tels que :

- (8) La confiance règne !
- (9) Je vous souhaite bien du plaisir !
- (10) Ben voyons, c'est évident !
- (11) Tiens, compte là-dessus !
- (12) Tu veux un coup de main ?
- (13) Ne vous gênez pas !
- (14) Faites comme chez vous !

.../...



- (15) Vous alors, on peut dire que vous êtes aimable !
- (16) C'est ça, marchez-moi sur les pieds pendant que vous y êtes !
- (17) Ne vous pressez surtout pas, ça vous fatiguerait !
- (18) Arrête, tu vas me faire pleurer !

ne se prêtent pas, ou très mal, à des transformations lexicales ou grammaticales permettant de dégager leurs contraires non ironiques, car c'est toute leur valeur illocutive qu'il faut inverser, la proposition d'aide en interdiction ou en menace, l'invitation à se mettre à l'aise ou à ne pas se gêner en une critique du sans gêne du destinataire, le compliment en reproche, l'accord en désaccord, la promesse de récompense en menace de punition. En d'autres termes, il ne s'agit pas de transformer une phrase en son contraire mais un acte de parole en un acte de parole opposé ou contradictoire ; or, tout acte de parole ayant une pluralité de réalisations linguistiques possibles, il s'ensuit que le décryptage de l'ironie par une transposition de phrase à phrase est impossible. L'énoncé ironique n'est pas le surcodage résultant de la transformation d'un énoncé sérieux, c'est un énoncé primaire mais dont il convient de prendre la signification à contre-pied. En cela l'ironie s'apparente à d'autres procédés rhétoriques tels que la fausse question oratoire dont on s'est également contenté de dire qu'elle correspond à l'affirmation contraire (cf. Grévisse, le bon usage, p. 123) ; cela est peut-être vrai pour des questions rhétoriques correspondant à des assertives simples telles que "est-ce que j'ai le temps ?" ou "Ne vous avais-je pas averti ?" aisément réductibles à "je n'ai pas le temps" et "je vous avais averti", mais ne permet pas de rendre compte de façon aussi évidente de fausses questions plus complexes telles que :

- (19) Vous n'en n'avez pas assez ?
- (20) Où cela mène-t-il ?
- (21) A quoi bon protester ?
- (22) Quel intérêt trouvez-vous à cela ?
- (23) A quoi voulez-vous que ça serve ?
- (24) Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

dont les relations d'équivalence sémantique avec des propositions contraires sont beaucoup moins évidentes même si on a l'intuition qu'il faut les chercher du côté d'énoncés contradictoires et présentant une négativité argumentative par rapport à la question posée. Ainsi "où cela mène-t-il ?" peut "donner à entendre" aussi bien "nulle part" que "à rien" ou "à la

"catastrophe" ou "à l'échec", "à rien de bon", etc.

Le sens caché de la fausse question comme de l'ironie n'est pas à rechercher dans des propositions contraires dont elles seraient issues mais dans une valeur illocutive contradictoire induite, suggérée implicitement. En cela ces figures de rhétorique sont bien des techniques de persuasion et non une complication stylistique surajoutée et donc purement ornementale. L'ironie n'a rien d'une fleur de rhétorique.

#### 4) De l'antiphrase à l'humour, l'ironie du monde à l'envers

L'antiphrase est, en surface, une contre-vérité. C'est pour cela que l'ironie peut être confondue avec le mensonge. Même lorsque l'énoncé ironique n'a pas de paraphrase inverse immédiate, comme dans la série d'exemples (8) à (18) où l'on a des anti-actes de parole du type "Tu vas me faire pleurer" au sens de "Ne crois pas que je vais te plaindre", on sent que le procédé reste antiphrastrique, et par conséquent relativement mécanique, figé et peut-être trop prévisible, trop facile à interpréter, trop peu ambigu. L'antiphrase évidente signale trop clairement la raillerie et du même coup la banalise, estompant complètement l'effet d'ironie comme dans la série (7), "c'est intelligent, malin", etc. En situation, d'ailleurs aucun de ces exemples ne fera sourire, ce qui est un mauvais indice : si la fonction plaisante qu'évoque Anne Hénault, en est absente, on peut se demander où est passée l'ironie.

L'antiphrase sans humour n'est qu'un papillon séché, épinglé par le point d'ironie de l'humoriste Alcanter de Brahm. Il convient d'aller chercher l'ironie, là où elle est, c'est-à-dire dans des exemples un peu plus plaisants, et d'une facture plus subtile.

Soit la série d'anecdotes des titres ou d'extraits de presse suivante :

(25) Jimmy Carter a fait une grande découverte : Brejnev ne lui dit pas la vérité. (France-Soir du 2.1.80)

(26) "Entouré de ses gorilles, le général a fait un bain de foule".

(27) Exploit de la brigade anti-gang : cinquante tireurs d'élite abattent dans sa voiture Jacques Mesrine, l'ennemi public N° 1.

(28) André, grand sportif, lit l'Equipe tous les matins et ne rate jamais un match à la télévision.

(29) Bokassa en exil réduit son train de vie. Il vit maintenant dans un "petit" appartement de 130 m2. (France-Soir du 3.1.80).

(30) Max, aux huissiers qui viennent de saisir ses meubles, et de vider entièrement son appartement. "J'espère que vous n'avez rien oublié".

(31) Dans le métro, un passant refuse l'aumône à un clochard en disant qu'il n'a pas d'argent ; deux mètres plus loin un second clochard lui tend une pièce et lui dit : "Tenez, mon pauvre homme".

(32) Amin Dada annonce une collecte en faveur de l'Angleterre aux prises avec la crise économique ainsi que l'envoi d'un avion de vivres, et de denrées de nécessité pour la population britannique.

(33) Histoire drôle : en l'an 20000, à la suite d'un conflit mondial une révolution économique s'est produite l' Europe est sous-développée et les pays nantis sont maintenant ceux de l'ancien Tiers-Monde. Dans un grand hôtel parisien un jeune couple africain voit passer un serveur français qui siffle "Au clair de la lune". Commentaire de la jeune mariée : "Ces Blancs, tout de même, quel sens du rythme".

Ajoutons un peu d'humour noir et même d'humour "bête et méchant" :

(34) Alfred Jarry s'amuse à tirer au pistolet dans un jardin. La voisine s'affolé : "Vous allez tuer les enfants !" - "On vous en fera d'autres !" répond Jarry.

Dans un jardin public deux garnements regardent un bébé que promène une jeune mère dans un landau.

Le premier garnement :

- "Oh qu'il est laid ! Il doit être malade !"

Le second : "Heureusement, il ne vivra pas !"

(repris par André Gide dans les "Faux monnayeurs").

(36) On a attribué (à tort) à Marie-Antoinette la boutade à propos du peuple affamé : "S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche!"

(37) Titre d'un hebdomadaire satirique lors de la mort du Général de Gaulle :

"BAL TRAGIQUE A COLOMBEY : UN MORT "  
(Hara-Kiri Hebdo n° 94, 16.11.70)

(38) Sous-titre d'un journal italien à la mort de Jean Paul 1er dont on savait peu de choses mais dont la presse, pendant ces quelques semaines de pontificat, avait célébré l'air enjoué et le sourire :

HA SMESSO DI RIDERE (il a fini de rire)  
(Lotta Continua. 30.9.1978)

Tous ces exemples, de (22) à (38) ont à des degrés divers l'intention de faire rire ou tout au moins sourire. Quels rapports ont-ils avec l'ironie, et s'ils ont en commun une composante ironique, quel en est le mécanisme ?

- les exemples (25) à (29) gardent un rapport évident avec l'antiphrase. La grande découverte de Jimmy Carter est un secret de Polichinelle, le bain de foule du général est un peu trop protégé, l'exploit de la brigade antigang, à cinquante contre un, peu glorieux, la sportivité d'André un peu pantouflarde et le "petit" appartement (noter les guillemets) de Bokassa tout de même assez spacieux.

Il est remarquable également que quatre des cinq exemples recourent à l'hyperbole, qui est une des marques de l'ironie ; il n'y aurait pas ironie si on avait simplement pour (25) "Jimmy Carter s'aperçoit que Brejnev ne lui dit pas la vérité", pour (26) "a salué la foule", pour (27) "Succès de la brigade antigang" et pour (28) "amateur de sport" au lieu de "Grand Sportif". On notera également les guillemets, autre marque de l'ironie, employés en (29) pour le "petit" appartement de 130 m<sup>2</sup>. Sans les guillemets, il eut fallu recourir à l'hyperbole "tout petit", ou "minuscule appartement".

- Les exemples (30) à (32) constituent un autre sous-ensemble ; ils ne sont pas réductibles, sauf à la rigueur (30), à des antiphrases grammaticales ou lexicales mais on t reconnaît une structure antiphrastique au niveau de l'intention communicative comparable à la série (8) à (18) : en (30), Max simule une prise de congé polie dont il faut prendre le contrepied ; en (31) le clochard feint l'apitoiement ; en (32), l'ironie d'Amin Dada qui en son temps, mit pour une fois les rieurs de son côté, est du même ordre.

Mais ce qui caractérise surtout ces trois exemples, ainsi que l'"histoire drôle" (33) est un élément nouveau, l'apparition de l'humour, grâce à ce qu'on peut appeler l'ironie du monde à l'envers ; le spolié qui remercie, le clochard qui donne la pièce au bourgeois, le Tiers-Monde qui fait l'aumône à la vieille et riche Angleterre, le "boy blanc" objet de commentaires touristiques et paternalistes, c'est beaucoup plus que l'ironie sur les mots ou l'inversion des actes de paroles, c'est le renversement complet de la communication, des conventions, rôles attribués, du monde comme il est ou comme il faut, de l'univers établi. On passe de l'inversion sémantique au retournement sémiotique de l'organisation du monde, retournement carnavalesque et revanche ironique dont on trouve la trace dans les vieux mythes du monde à l'envers des traditions populaires. L'ironie de simple antiphrase n'est qu'une déstabilisation langagière ponctuelle ; l'ironie du monde à l'envers est beaucoup plus subversive car elle inverse le monde qu'elle met littéralement sens dessus-dessous.

Les exemples (34) à (38) appartiennent à l'humour noir car on y enfreint les tabous : on ne doit pas se moquer de l'amour maternel ni de la misère des pauvres gens, ni d'une manière générale de ce qui inspire le respect ; la mort, l'enfance, l'amour maternel, les héros, Dieu, ses saints, le pape.

Apparemment, l'ironie semble ici à l'opposé de l'antiphrase puisque la dérision loin d'être dissimulée éclate au grand jour. Elle opère cependant d'une façon qui rappelle l'antiphrase par un contraste sarcastique entre la forme de l'énoncé qui est conforme, dans sa valeur illocutive, prise au sens large, au type d'acte de parole attendu (rassurer, consoler, conseiller, commenter, déplorer) et inadéquation flagrante du contenu de l'énoncé violemment contradictoire, absurde, choquant, inacceptable pour une raison ou une autre, mais cependant conforme en surface avec la logique du discours.

La boutade de Jarry (34) fonctionne sur le modèle conversationnel courant :

(39) A Ne faites pas X (demander de ne pas faire)  
Vous allez faire Y (conséquence négative)

B Ne vous inquiétez pas (rassurer)  
Je ferai Z (promettre de réparer)



- (40) A Ne marchez pas sur le tapis, vous allez le salir  
B Ce n'est pas grave, je passerai l'aspirateur

Sur le même modèle on peut avoir une réplique ironique pseudologique et insolente comme dans un sketch de Guignol où celui-ci est le domestique maladroit d'une patronne acariâtre.

- (41) La patronne : Mais enfin Guignol, fais attention :  
tout le lait est tombé par terre !  
Guignol : Pleurez pas M'dame la patronne, j'va  
l'ramasser !

Le "mot" prêté à Jarry fonctionne exactement de la même manière, ce n'est que l'infraction d'un tabou qui le fait classer dans l'humour noir, conformément à l'opinion et à la sensibilité communes selon lesquelles on peut plaisanter sur un pot à lait renversé mais pas sur un enfant qui risque de recevoir une balle de pistolet.

Les exemples (35) et (36) pourront être analysés de la même manière. Le mot attribué à Marie-Antoinette "qu'ils mangent de la brioche" illustre bien également le détournement de la logique du conseil de la conversation courante : si vous ne pouvez pas faire X, faites Z. La productivité de cette structure d'humour grinçante a été largement attestée ultérieurement par des centaines d'"histoires de Marie-Chantal" construites sur le même modèle, par exemple celle où Gladys déconseille à Gérard de se suicider dans la Rolls parce qu'il va salir les coussins.

A première vue, (37) et (38) ressemblent plus à des "incongruités scandaleuses" qu'à des figures d'ironie, surtout si l'on s'en tient à une conception de l'ironie comme chose légère, raffinée, qui "scintille comme le diamant et pétille comme le champagne", selon les métaphores un peu désuètes de Jankélévitch (L'ironie, 1964, pp.66 et 124). On peut se demander si, plutôt que l'ironie, ce n'est pas l'exagération dans l'intention de scandaliser, propre à la presse satirique "bête et méchante" qui les rend drôles pour certains parce que choquante pour d'autres.



C'est en comparant (37) et (38) à leurs intertextes, c'est à dire à l'ensemble des titres de la presse française et de la presse italienne annonçant la première la mort du Général de Gaulle et la seconde celle du Pape Jean Paul 1er, que l'on discerne le mécanisme de l'ironie : ces deux textes de dérision n'ont pas directement les personnalités disparues comme cibles, mais le discours nécrologique des média et plus particulièrement de la presse de l'époque, discours de genre exemplairement conventionnel et pompeux dans sa solennité épique ou son pathos mélodramatique sur les thèmes de la France ou de la chrétienté en deuil : (37) feint, avec un clin d'oeil (c'est là qu'est l'ironie), de ramener la mort de De Gaulle à un fait divers au moyen d'une parodie emboîtée de "mention", le fait divers parodié est le "bal tragique" du dancing de Saint-Laurent du Pont, dont l'incendie quelques jours auparavant avait fait plus de cent cinquante morts, ce qui explique le deuxième effet de l'exemple : "un mort". L'incendie du "cinq-sept" avait notamment été "couvert" par Jean Cau dans Paris-Match sous le titre "La mort a fermé le bal" (Paris-Match n°1123, 14.11.70). L'ironie a ici une double référence.

- (38) en reprenant le poncif usé jusqu'à la corde par la presse italienne durant l'été 1978 du "sourire du pape" ou "du pape qui rit toujours" ("il papa che ride"), le réutilise pour en faire une sorte d'épigramme burlesque pour artiste de variété : il a fini de rire, il ne rira plus.

On peut, à propos de ces textes, qu'on les apprécie ou non, leur appliquer l'analyse que fait Barthes de Zazie dans le métro et de la réplique "Napoléon mon cul !" (R. Barthes - Essais critiques, 1964) ; nous nous trouvons en face de "l'antilangage triomphant" du "dégonflage" et de la "dérision du discours". Nous sommes ainsi passé de l'ironie de l'antiphrase à l'ironie de l'antidiscours.

Cette ironie de l'antidiscours relève plus particulièrement de l'analyse sémiotique (cf. Callamand-Hénault, 1973) ou encore de ce que Dan Sperger définit comme l'ironie de "mention", c'est à dire de citation (cf. Dan Sperger, Deirdre Wilson "les ironies comme mention" in Poétique n°36, 1978).

### Indices de l'ironie

On a souvent observé que l'énonciation ironique s'accompagne d'indices qui la révèlent comme telle, c'est-à-dire qui évitent qu'elle soit "prise au sérieux".

Décrire un fait d'ironie, c'est donc, entre autres choses, "identifier ses indices", remarque C. Kerbrat, et A. Hénault propose comme approche pédagogique de l'ironie, l'étude des marques de l'ironie dans les textes.

Nous préférons le terme plus général d'indice à celui de marque : un indice ne fait que suggérer et peut même être trompeur, ce qui est conforme à l'ambiguïté du message ironique : une marque est un signe d'identification non équivoque qui fonctionne à l'intérieur d'un système, alors qu'un indice renvoie à l'univers de référence, à la connaissance du monde et à l'énonciation si on veut l'interpréter.

Les énoncés ironiques peuvent présenter comme traces d'une énonciation ironique une assez grande variété d'indices, dont aucun n'est totalement probant, mais que l'on peut classer des plus formels (et par conséquent codifiés et repérables) aux plus sémantiques :

I) certaines énonciations sont accompagnées d'un signe, par exemple le clin d'oeil ou les guillemets ;

II) d'autres incorporent un indice à l'énoncé, par exemple à l'intonation ou l'hyperbole ;

III) certains énoncés peuvent ne présenter comme indice d'ironie qu'une rupture sémantique, par exemple une contradiction lexicale ou un contraste de registres de langue.

IV) d'autres énoncés enfin ne présentent pas de signes objectifs ou repérables incorporés au discours. L'indice de l'ironie est dû à un effet de contraste entre ce qui est dit ou écrit et le contexte, la situation ou encore ce que l'on sait ou ce qu'on imagine de l'énonciateur.

Les indices de type I sont extralinguistiques à l'oral, clin d'oeil, grimace mimique, tonque in cheek britannique, ou tout autres geste conventionnel ; à l'écrit ce sont des signes diacritiques, tels que les guillemets, les points de suspension, le point d'exclamation ou, dans certains cas, le sic latin mis entre parenthèses.

Ces signes ne sont pas interchangeables.

Les guillemets peuvent indiquer que l'on cite en se moquant ou tout au moins que l'on n'assume pas les termes cités comme nous l'avons fait plus haut avec la métaphore "pétillante comme du champagne".

Les points de suspension placés avant un membre de phrase annoncent un détail insolite, porteur d'une rupture de sens ou d'un effet de contraste de type 2 ; comme l'a remarqué C. Kerbrat, c'est une marque rétroactive qui invite à une lecture ironique ce qui précède.

ex : (42) Max peut s'estimer heureux : on lui a remboursé...  
vingt-cinq centimes.

Le point d'exclamation joue à l'écrit le rôle de l'intonation exclamative ironique de type 2.

ex : (43) Max peut s'estimer heureux !

Il peut aussi, placé après des guillemets se surajouter avec force à ceux-ci pour indiquer la prise de distance de l'énonciateur par rapport à l'expression qu'il cite ;

ex (44) La capitale du pays a été "libérée" (!)  
et une prise à témoin du lecteur, l'invitant à s'étonner.

De même sic entre parenthèse, peut avoir un effet semblable.

ex (45) Max s'est félicité de la libération (sic) de la capitale.

Tous ces signes diacritiques suggèrent voire soulignent l'ironie, mais du fait qu'ils sont utilisés habituellement à d'autres fins, le point d'exclamation pour marquer l'étonnement, les points de suspension pour indiquer une énumération non achevée, les guillemets pour citer, sic pour indiquer une erreur, ne la dénotent pas totalement comme pourrait le faire le point d'ironie dont rêvent les cuistres ; on doit donc bien les considérer comme des indices et non comme des marques.

Les indices incorporés de type II sont l'intonation dont Monique Callamand (L'intonation expressive, 1973) a ébauché la description, certains procédés exclamatifs ou emphatiques "Ah c'est du joli." ! "Ce que c'est drôle !" "Elle sont propres, tes mains !", l'exagération phatique "Ben voyons, c'est évident !" enfin l'exagération sémantique et plus particulièrement l'hyperbole ironique "Oh le ravissant chapeau".

./.

Outre l'hyperbole, tout effet de sens, ou toute figure de rhétorique introduisant à l'intérieur d'un énoncé ou d'un texte une rupture sémantique ou un contraste, antiphrase, litote, changement de registre, métaphore incongrue (indices de type III) peut être un indice d'ironie : ces indices sont bien décrits par A. Hénault dans le cadre d'une approche sémiotique.

On trouve dans Hugo (Le Rhin, Lettre II) un bon exemple d'ironie lexicale) à propos du château de Montmort :

(46) "Ces murs étaient jadis couverts de tapisseries qui étaient des portraits de famille. A la révolution, des gens d'esprit du village voisin ont arraché ces panneaux et les ont brûlés, ce qui a porté un coup mortel à la féodalité".

On repère en effet assez facilement que "gens d'esprit" et "coup mortel" s'opposent par antiphrase ironique à la dominante sémantique du texte accentuant ainsi l'effet recherché de susciter l'idée d'un vandalisme imbécile et inutile.

Sade nous propose avec la dernière réplique de la Philosophie dans le boudoir :

(47) "Vous, Eugénie, appliquez deux bons soufflets à Madame votre mère, et, sitôt qu'elle sera sur le seuil de la porte, faites le lui franchir à grands coups de pied dans le cul".

Ici, l'effet vient évidemment du contraste entre le registre de politesse de surface ("Madame votre mère") et la grossièreté truculente de la dernière phrase.

Les énonciations ironiques de type IV ne comportent ni traces ni indices à proprement parler. La litote "Il tombe quelques gouttes" ne peut être comprise comme un énoncé ironique, que si l'on sait qu'il pleut à verse. "Ils viennent ici manger notre pain" dit à propos de travailleurs migrants ne peut être interprété comme une parodie (une ironie de mention) de propos raciste que si l'on peut présumer fortement que l'énonciateur n'est pas raciste et désapprouve ce genre d'assertion. C'est ainsi que l'humoriste Guy Bedos a connu un succès ambigu avec un sketch sur le Maroc vu à travers les stéréotypes des vacanciers du Club Méditerranée où une partie du public s'esclaffait au premier degré de sottises anti-arabes l'autre partie riant au second degré en percevant, conformément à l'intention de l'auteur, les ironies de "mention" des mêmes répliques (cf. Guy Bedos et Sophie Daumier "Vacances à Marrakech").



C'est donc bien, comme le propose le vieux dictionnaire Bescherelle, "la connaissance des sentiments de celui qui parle qui fait connaître l'ironie". La communication ironique de ce type n'est donc possible qu'entre locuteurs qui non seulement ont le même cadre de référence et la même connaissance du monde, mais encore se connaissant très bien. C'est donc la plus hermétique pour un étranger, car la seule connaissance de la langue ne suffit pas à la déceler.

### L'ironie du sort

L'ironie du sort ou du "destin" mérite une mention dans le cadre d'une étude de la communication ironique. A moins en effet que l'on n'imagine une providence ironique ou un destin malin, c'est la lecture d'un événement qui est ironique et non l'événement en lui-même. Le principe en est généralement la comicité de l'arroseur arrosé, du psychiatre fou, du voleur volé, de l'astrologue qui tombe dans un puit, c'est à dire l'humour éventuellement noir, du monde à l'envers et de l'inversion des rôles réalisés par le hasard ou l'histoire : le cardinal de la Balue emprisonné dans la cage de fer de son invention, le chasseur d'images sous-marines italien auteur du livre "Mon ami le requin" (il mio amico pescecane) dévoré par un requin, à peu de distance de la côte amalfitaine quelques mois après la parution de son ouvrage.

De ce fait, tout lecteur de l'ironie du monde ou de la vie, est un philosophe en puissance, pour autant que l'on puisse considérer, avec Jankélévitch que l'ironie élémentaire "se confond avec la connaissance". On s'étonnera peut être que dans cet inventaire des mécanismes de l'ironie nous ayons jamais pris en compte l'ironie socratique à laquelle est consacrée plus de la moitié de la littérature sur l'ironie. C'est que, sauf le respect que l'on doit aux philosophes, elle ne procède pas autrement que par les antiphrases que nous avons décrites, Socrate jouant constamment le naïf, les italiens diraient le "finto tonto" qui donne à croire qu'il ne comprend pas ou qu'il comprend mal ; en d'autres termes, il "fait l'âne pour avoir du son".

.../...

BIBLIOGRAPHIE

Roland Barthes : Zazie et la littérature in Essais Critiques

Paris : le Seuil, 1964

Guy Bedos, Sophie Daumier : Vacances à Marrakech in G. Bedos et S. Daumier

à Bobino (disque 30 cm - 33 tours)

Barclay - 920 239

Monique Callamand : L'intonation expressive

B.E.L.C., Paris : Hachette/Larousse, 1973

Sigmund Freud : Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient

Paris : NRF Idées, 1971

Anne Hénault, Monique Callamand : Initiation aux discours spécifiques

Les marques de l'ironie

Multigraphié, B.E.L.C. Paris, 1973

Wladimir Jankélévitch : L'ironie

Paris : Flammarion, 1964

Catherine Kerbrat Orecchioni : Problèmes de l'ironie

Presses Universitaires de Lyon, 1978

L'ironie comme trope in Poétique

n°40 - Ed. du Seuil, 1980

Don Sperber Deirdre Wilson : Les ironies comme mentions

in Poétique, n°36 Ironie. Ed. du Seuil, 1978

-----

B.E.L.C. St-Nazaire, 1980 fd/cv n°43





